

# “Nous sommes plus des travailleurs sociaux que des gardiens”

En Norvège, les gardiens de prison ne sont pas uniquement préposés à l'ouverture et à la fermeture des portes. À la fois garants de la sécurité, psychologues et conseillers d'orientation, ils sont partie intégrante du processus de réhabilitation.

**Deborah Berlioz**

*Journaliste*

**Depuis les années 1990, chaque garde norvégien se voit également assigner deux ou trois prisonniers, pour qui il est “l'officier de contact”.**

Images: © Deborah Berlioz (p.23-26)



Seuls 25 détenus se côtoient dans la petite prison de Sarpsborg, au sud de la Norvège. Si les barbelés et les caméras à l'entrée signalent un établissement de haute sécurité, l'ambiance à l'intérieur semble assez détendue. Peu avant l'heure du déjeuner, quelques prisonniers parcourent les couloirs pour achever leurs tâches de la matinée. L'un s'occupe du ménage, l'autre du linge, tandis que cinq autres travaillent à l'atelier. Tom, l'un des nombreux gardiens de l'endroit, n'a aucune réticence à se promener au milieu des détenus et leurs interactions pourraient surprendre un œil profane. Sourires, blagues et accolades sont de mise. "Lui c'est quelqu'un de bien ! Je peux lui parler quand je veux", s'exclame l'un des pensionnaires de l'établissement au passage du gardien.

"Quand je suis rentrée dans le monde carcéral, nous n'étions pas supposés avoir des contacts avec les prisonniers, se rappelle Lena, dans le métier depuis 30 ans. Mais cela a changé dans les années 1990 et désormais nous prenons le temps de nous asseoir avec eux, de discuter."

La prison a toujours eu pour objectif de réhabiliter les criminels, mais les méthodes varient selon les époques. "En 1850, on pensait changer le comportement des criminels en les isolant et en leur faisant lire la Bible", retrace Hedda Giersten<sup>1</sup>, professeure émérite au département de criminologie et de sociologie juridique de l'université d'Oslo. À l'inverse, dans les années 1970 on croyait en la vertu du travail et de la production. Enfin dans les années 1990, on a davantage insisté sur les relations sociales au sein des établissements pénitentiaires. Les gardes ne devaient plus seulement ouvrir et fermer les portes, ils devaient nouer des liens avec les prisonniers et leur servir de modèle en quelque sorte."

### Penser la sécurité autrement

Toutefois, cette nouvelle proximité entre gardes et prisonniers n'a pas pu s'imposer partout. "Il y a différentes cultures selon les établissements pénitentiaires, souligne Hedda Giersten. Dans certaines anciennes grandes prisons, il y a encore une distance entre les gardes et les prisonniers." Mais quand les nouvelles prisons ont été construites, comme celle de Bergen en 1990, l'architecture a été pensée pour permettre un autre type de relation. "Chaque bloc accueille 6 à 8 détenus et il y a des espaces communs qui permettent aux gardes de passer du temps avec les prisonniers", continue la chercheuse.

**"Notre mission est de les préparer à rejoindre la communauté, explique Lena. Nous sommes presque plus des travailleurs sociaux que des gardes de prison."**

1. Auteure du chapitre "Prison and Welfare in Norway: Implications for Prison Policy?", paru dans le livre *No Prison*, EG Press Limited, août 2018.

2. Norsk Fengsels- og Friomsorgsforbund. Ce syndicat représente environ 60 % du personnel pénitentiaire en Norvège.

Cette nouvelle organisation de l'espace a notamment facilité la mise en place d'un nouveau concept de sécurité : la sécurité dynamique. Selon cette idée, les gardes doivent se mélanger aux prisonniers le plus possible. Ils mangent avec eux, fument une cigarette en leur compagnie dans la cour, etc. Pour Asle Aase, dirigeant du syndicat norvégien du personnel pénitentiaire et des agents de probation<sup>2</sup>, c'est idéal pour éviter les débordements : "Si j'apprends à connaître une personne, cela réduit le risque qu'elle se retourne contre moi. Par ailleurs en cas de problème, un détenu peut se transformer en allié."

Depuis les années 1990, chaque garde se voit également assigner deux ou trois prisonniers, pour qui il est "l'officier de contact". "Nous discutons avec eux de leurs objectifs, de ce qu'ils veulent accomplir pendant leur séjour carcéral, précise Asle. Nous les dirigeons en conséquence vers une formation ou un emploi. Et dès qu'ils ont un problème ils peuvent s'adresser à nous."

L'accessibilité des gardiens est également très appréciée par les prisonniers comme Klaus, enfermé à Sarpsborg depuis sept mois. "Ce sont les seules personnes de l'extérieur avec qui je peux parler, souligne ce Danois en attente de jugement pour trafic de drogue. Si j'ai besoin de quoi que ce soit, comme envoyer des fleurs à ma femme, je peux aller les voir."

### Une formation plus complète

Les gardes sont également chargés d'animer des programmes pour les détenus. À Sarpsborg, les prisonniers peuvent suivre un programme censé les aider à mieux gérer leur stress. "La plupart des hommes ici sont en détention préventive, et donc en attente d'un jugement, précise Tom. C'est une situation très stressante." Patrik, 32 ans, alterne les gardes entre Sarpsborg et la prison toute proche d'Halden. Dans cet établissement pour 250 détenus, il anime un programme à destination des personnes dépendantes. "Notre mission est de les préparer à rejoindre la communauté, explique Lena. Nous sommes presque plus des travailleurs sociaux que des gardes de prison."

La formation du personnel pénitentiaire doit donc être à la hauteur de la mission qui lui est assignée. Pour devenir garde il faut d'abord terminer le lycée, puis intégrer l'académie du personnel des services correctionnels. Deux ans sont nécessaires pour obtenir le diplôme, ce qui place clairement la Norvège dans la fourchette haute des pays européens en la matière. Si le Danemark la surpasse avec une formation initiale de trois ans, la moyenne se situe, le plus souvent, entre six mois et un an.

Quand Asle a passé son diplôme dans les années 1980, la formation s'étalait déjà sur deux ans, mais son contenu a bien évolué



Les gardiens ont la possibilité de retourner sur les bancs de l'école tout au long de leur carrière. Un large catalogue de formations est à leur disposition.

depuis. "À l'époque nous apprenions surtout le droit et beaucoup de choses pratiques, comme écrire des rapports ou à quel moment un détenu doit être placé en isolement. Nous avons également des cours de psychologie, mais le niveau des cours a considérablement augmenté depuis les années 1990. Les étudiants suivent des enseignements de sociologie, d'éthique ; ils apprennent à reconnaître les signes de radicalisation, etc." Toutefois, le syndicat d'Asle réclame une troisième année de formation pour tous les officiers de prison. Leur revendication a été partiellement entendue puisque 35 étudiants viennent tout juste d'intégrer un nouveau programme en trois ans. Parmi la liste des spécialisations disponibles on trouve, par exemple, "Approches structurées pour appuyer la lutte contre la criminalité – Interventions, historique et aspects critiques".

De plus, les gardiens ont la possibilité de retourner sur les bancs de l'école tout au long de leur carrière. Un large catalogue de formations est à leur disposition. Patrik a notamment suivi des cours pour organiser ses programmes autour des drogues. Quant à Lena, elle a approfondi ses connaissances pour mieux communiquer avec les détenus.

### Un travail gratifiant

Si la formation des gardes est payée par l'État, les salaires restent modestes. "Un garde gagne en moyenne 30 000 euros par an, ce qui n'est pas très élevé pour la Norvège", précise Asle. Pourtant à Sarpsborg tous les officiers assurent aimer leur travail. "Aider quelqu'un à s'en sortir est profondément gratifiant", témoigne Tom. L'appréciation va aussi de pair avec la taille de la prison. "À Halden, chaque garde est plus spécialisé. Ici je dois vraiment faire de tout. J'accueille les prisonniers à leur arrivée, j'organise les visites de leur famille, je surveille l'atelier, etc. J'apprécie la diversité de mon travail", souligne Patrik.

Pourtant l'offre d'activités pour les détenus reste assez limitée à Sarpsborg. Entre quatre et six d'entre eux peuvent travailler dans un atelier de conditionnement. Quant aux autres, ils peuvent suivre des cours d'anglais ou de cuisine. La majorité des détenus étant en préventive, aucune vraie formation n'est disponible. Ils passent donc beaucoup de temps dans leurs cellules, où ils prennent la majeure partie de leurs repas. Le soir ils peuvent cependant se retrouver dans la petite salle commune pour manger, faire des jeux ou encore de la musique.

Klaus apprécie la vie ici, mais il aimerait être transféré à la prison d'Halden s'il est condamné. "Ils ont des meilleures formations et plus de possibilités d'emploi", explique-t-il. Ouverte en 2010, la prison d'Halden est assez emblématique de la nouvelle politique pénitentiaire introduite dans les années 1990. Comme dans toutes les prisons du pays, chaque détenu a sa propre cellule. 92,1% des quelques 4000 cellules que compte le pays étaient occupées en 2017. À titre de comparaison, à la même date, le taux d'occupation des prisons françaises était de 116,5%, et de 85,2% en Allemagne.

Toutefois, la qualité des cellules varie grandement d'une prison à l'autre. Si les détenus de Sarpsborg ont la télé dans leur cellule, ils n'ont pas de toilettes, alors que ceux de Halden ont leur propre douche. Pas question pour autant d'y passer la journée. Chaque détenu doit choisir entre formation et travail. Sur leur temps libre, ils peuvent faire du sport, prendre des cours de cuisine ou encore enregistrer de la musique dans le studio de la prison.

### Un détenu coûte 348 euros par jour

Le concept derrière tout cela est inscrit dans la loi norvégienne. "La vie en prison doit ressembler autant que possible à la vie à

l'extérieur", peut-on lire sur le site de l'administration des services correctionnels. "Si c'est trop différent, le retour à la vie normale sera difficile, explique Asle. Nous devons faciliter la transition."

Évidemment tout cela a un coût. Selon les statistiques du Conseil de l'Europe, chaque prisonnier coûtait 348 euros par jour à l'État norvégien en 2015, et la tendance est à la hausse. En 2005, la facture s'élevait à 294 euros. En Croatie, cette somme n'est que de 7,3 euros, contre 102,7 euros en France. Il va sans dire que de telles dépenses ne font pas toujours l'unanimité. Quand la prison de Halden a ouvert ses portes, les journaux locaux ont fustigé le "luxe" des cellules. "Ils soulignaient notamment que les personnes âgées étaient moins bien traitées dans les maisons de retraite, car elles étaient obligées de partager une chambre", se souvient Asle.

"L'État a répondu que ces nouvelles prisons étaient moins chères à gérer, explique Hedda Giersten. Comme les détenus ont leur propre salle de bain, il ne faut pas les accompagner aux toilettes et donc on peut faire des économies de personnel."

Quant à Asle, il assure que toutes ces dépenses en valent la peine. "Combien êtes-vous prêts à payer pour avoir un bon voisin? Nous devons faire en sorte que la personne qu'on libère de prison ne va pas récidiver, va trouver un travail et payer ses impôts." Selon une étude de 2010, le taux de récidive en Norvège était inférieur à 20%. Pour Asle, cela est certainement imputable aux changements engagés dans les années 1990.

Hedda Giersten n'est pas aussi catégorique. "C'est très difficile de savoir ce qui fonctionne vraiment dans le système carcéral. Trop de facteurs entrent en compte dans la récidive, comme les conditions de vie des prisonniers avant et après leur séjour en détention. Il faut regarder s'ils ont un emploi, une famille, un domicile qu'ils pourront rejoindre à leur sortie, etc."

### L'heure est aux économies

Quoiqu'il en soit, la politique carcérale subit à nouveau des changements. Pour la coalition de droite au pouvoir depuis 2013, la priorité est

## Depuis 2015, le budget des services pénitentiaires et correctionnels est amputé de 3 à 4 millions d'euros chaque année.

aux économies. Depuis 2015, le budget des services pénitentiaires et correctionnels est amputé de 3 à 4 millions d'euros chaque année. "Ils disent qu'ils veulent réduire la bureaucratie, mais dans les faits ce rationnement budgétaire conduit principalement à une réduction du personnel dans les prisons, regrette Asle. Si nous n'avons pas assez de gardes, nous devons nous concentrer sur les aspects sécuritaires du travail et nous ne pouvons pas organiser des programmes éducatifs par exemple."

Par ailleurs, en l'absence de personnel suffisant pour les surveiller, les prisonniers sont contraints de passer plus de temps dans leurs cellules. Or, la Norvège s'est déjà fait épingleur par le Comité pour la prévention de la torture du Conseil de l'Europe sur

le sujet de l'isolement. Suite à une visite au printemps 2018, le comité a constaté que de nombreux détenus norvégiens passaient encore 22 heures par jour dans leur cellule, pour des périodes prolongées et quasiment sans contact avec le personnel. "C'est un vrai problème, avoue Asle. Les détenus en isolement sont de véritables bombes à retardement."

Son syndicat se bat donc contre les suppressions de poste et le maintien des programmes éducatifs dans les prisons. En novembre dernier, il a même reçu un soutien un peu inattendu. Des groupes d'anciens détenus ont organisé un concert en signe de solidarité avec les gardiens de prison. Encore une preuve qu'au pays des fjords, les relations entre gardes et prisonniers défient les préjugés. ●

